

LA PHILOSOPHIE ET L'ART ⁽¹⁾

Rechercher l'origine et la fin du monde, l'état de l'homme avant et après la mort, etc., questions qui constituaient à peu près toute la philosophie avant Kant, et auxquelles, d'ailleurs, nous sommes poussés par la simple raison, c'est le début contradictoire en vue de reconnaître la chose en soi d'après les lois du phénomène. La séparation et la connaissance des deux choses est la philosophie véritable.

Tous les mythes relatifs à l'état après la mort, aux récompenses et aux châtiments, toutes les religions, sont des tentatives pour construire la chose en soi d'après les lois du phénomène. Conformément à une telle construction, le monde serait un fruit constitué uniquement par une enveloppe épaisse, sans noyau ni pulpe. Si bien intentionnés, si utiles même et salutaires que puissent être ces mythes, ils n'en sont pas moins, pour le philosophe, ce que seraient, pour Phidias, des idoles chinoises. Et la vérité aussi a ses droits.

Les niais qui pondent aujourd'hui des écrits philosophiques sont fermement et absolument convaincus que le dernier but de toute spéculation est la connaissance de Dieu; tandis qu'il n'est que la connaissance de notre propre « moi », comme ils auraient déjà pu le lire sur le temple de Delphes, ou du moins l'apprendre de Kant. Mais celui-ci a aussi peu d'influence sur eux, que s'il avait dû vivre cent ans plus tard.

Par le fait qu'un homme s'oublie lui-même dans la contemplation, qu'il sait seulement que quelqu'un contemple, mais en ignorant qui, c'est-à-dire qu'il se connaît seulement en connaissant les objets, — par ce fait, il s'élève jusqu'au degré de pur sujet de la connaissance, et n'est plus un sujet de la volonté, sujet toujours borné.

Par le fait ensuite qu'il ignore le moment où lui et l'objet se trouvent en commun, il élève l'objet jusqu'à l'idée platonicienne. Il est ainsi affranchi de la forme dernière et la plus résistante du principe de la raison suffisante : le temps.

Premièrement, en effet, toute contemplation est impossible, tant qu'on s'occupe d'objets de la raison; on n'a alors que des notions, et en elles le principe de la raison de la connaissance, avec son éternel « pourquoi ».

Secondement, tant qu'on laisse céder son intelligence, avec le secours de la raison, à la loi de la causalité, et qu'on recherche les causes de la manière d'être des objets examinés, on ne contemple

pas; on pense, on est tourmenté par le « pourquoi ».

Le sujet de la volonté doit être tout à fait écarté avec ses motifs, comme il a été dit plus haut. C'est le troisième point.

En quatrième lieu donc, il faut oublier l'idée de l'existence dans le temps, le « quand », si l'on veut que l'idée platonique de l'objet apparaisse.

Conséquemment, l'objet contemplé doit être en quelque sorte complètement extirpé et isolé du torrent des choses terrestres.

Alors on n'a ni le « pourquoi » ni le « quand », c'est-à-dire ce que réclame le principe de la raison suffisante; mais on a le pur « comment », ce qui n'est nullement soumis au principe de ladite raison; c'est l'idée platonicienne, la représentante adéquate de la notion. C'est la véritable essence du monde, du monde au sujet duquel il faut décider si on le veut ou non, avec la toute-puissance d'exécuter sa volonté à soi; car la mort appartient seulement au monde. C'est aussi ce que représente toute bonne peinture : elle ne se préoccupe ni du « pourquoi » ni du « quand ».

Les sciences sont l'examen des choses d'après leurs rapports conformément aux quatre formes du principe de la raison suffisante, dont une domine particulièrement dans chaque science; l'objet des sciences est donc le « pourquoi », le « quand », le « où », etc. Mais ce qui reste des choses après qu'on en a retiré ceci, c'est l'idée platonicienne, c'est le sujet de tout art. Ainsi donc chaque objet est pour une part objet de science, pour l'autre part objet d'art, et les deux ne se nuisent jamais. Comme j'ai démontré que la philosophie véritable s'occupe seulement des idées, nous trouvons également ici la preuve qu'elle est art, et non science.

La volupté de la contemplation découle par moitié de la première de ces conditions, et consiste par conséquent en ce que, affranchis du tourment de la volonté, nous sommes un pur sujet de connaissance et célébrons ainsi un sabbat du travail forcé de la volonté. Elle découle, pour l'autre moitié, de la connaissance de l'essence véritable du monde, c'est-à-dire de l'idée.

Ma philosophie se distinguera dans son essence intime de toutes les autres, — la philosophie de Platon jusqu'à un certain point exceptée — en ce qu'elle n'est pas, comme toutes les précédentes, une simple application du principe de la raison suffisante auquel elle s'empresse de recourir comme à un fil conducteur, conformément au procédé de toutes les sciences; aussi n'est-elle pas une science, mais un art. Elle ne s'attachera pas à ce qui *doit être* en vertu d'une démonstration, mais uniquement à ce qui est. Du chaos de notre conscience, elle extraira,

(1) Extrait de *Philosophie et Philosophes*, qui paraîtra prochainement chez l'éditeur Félix Alcan.

indiquera, nommera chaque fait isolé ; ainsi le sculpteur fait sortir du grand bloc de marbre informe des formes déterminées. Elle procédera donc nécessairement par isolement et séparation, puisqu'elle ne veut rien créer de nouveau, mais seulement enseigner à distinguer ce qui existe. Aussi prendra-t-elle le nom de *criticisme*, au sens originel du mot.

Entre le dogmatisme et le criticisme il n'y a aucune différence, sinon que le criticisme est une tentative pour nous éveiller du rêve de la vie, tandis que le dogmatisme est un sommeil bien plus profond encore. Si beaucoup de gens, qui ont le sens très vif de tous les autres arts, sont hostiles à la philosophie, cela vient de ce qu'ils remarquent cette particularité du dogmatisme, et que le criticisme, à cause de sa difficulté, leur demeure tout à fait inconnu.

La philosophie a beaucoup de ressemblance avec l'anatomie du cerveau. La fausse philosophie — c'est-à-dire la fausse vue du monde — et la fausse anatomie du cerveau coupent et séparent ce qui forme un ensemble et un tout, et réunissent, par contre, aux morceaux coupés des parties étrangères. La véritable philosophie et la véritable anatomie du cerveau désunissent tout exactement, trouvent que ce qui est un reste un, le laissent tel, et séparent les parties hétérogènes. — Voir le *Phèdre* de Platon.

Chaque fois que je me suis trouvé dans un nouveau milieu, dans un nouvel entourage, je me suis d'abord presque toujours senti mécontent et de mauvaise humeur. Cela vient de ce que j'avais envisagé auparavant en idée le nouveau milieu dans son ensemble, comme le veut la raison, et que maintenant le présent plein de *nouveaux* objets agit plus vivement sur moi qu'alors ; et comme, ainsi que tout *présent*, il doit être précaire, je réclame déjà de lui l'accomplissement de tout ce que le nouvel état m'a promis, car, précisément à cause de sa vive action, je dois m'occuper de lui et ne puis parvenir à envisager dans la raison le cours entier de la vie.

Cette implication trop forte dans le présent me cause d'ailleurs, à moi comme à tous les hommes vifs, beaucoup d'ennuis. Ceux au contraire dont la force principale est la raison, appliquée avant tout aux choses pratiques, c'est-à-dire ce qu'on nomme les caractères raisonnables, posés, égaux, sont beaucoup plus gais, mais moins excités en certains moments et de moins brillante humeur ; aussi ne peuvent-ils rien avoir de génial. Ils vivent en effet exclusivement dans un courant d'idées qui leur font apparaître la vie même et le présent seulement sous de faibles couleurs. Or, l'idée ne peut jamais contenir plus que la vue dont elle est la représentation réfléchie abstraite. Ces gens uniquement raisonnables ont

peu de fantaisie (autrement, comme chez moi, elle dominerait bientôt la raison) ; leurs notions sont donc tirées de la réalité, et celle-ci donne toujours des exemplaires mesquins et défectueux à l'aide desquels la fantaisie doit deviner et créer le tableau complet, l'idéal, ce qui veut en quelque sorte produire la réalité, mais ne le peut pas ; ce produit de la fantaisie, ce représentant idéal des notions, c'est l'idée platonicienne. Voilà pourquoi la génialité n'est jamais affranchie de fantaisie. Celle-ci est son instrument nécessaire, et l'on a cru pour cette raison que le génie est la fantaisie, ce qui est faux. Former et ordonner, avec ces idées, de nouvelles notions, mais complètes et riches, portant l'empreinte de leur origine, et combiner celles-ci en un tout systématique, en une répétition du monde dans le domaine de la raison, — les notions — voilà la méthode par le moyen de laquelle je veux créer une philosophie. Jusqu'ici, au contraire, on a toujours espéré la trouver par l'application du principe de la raison suffisante, qui n'est valable que pour la science, tandis que la philosophie est un art.

Ceux dont la force principale est la raison, précisément parce que, chez eux, les autres forces ne sont pas vigoureuses, — les gens purement raisonnables, — ne peuvent pas supporter beaucoup la solitude, quoiqu'ils ne soient pas animés en société. Les idées n'occupent en effet qu'une partie de l'homme ; on veut des vues, et il faut les chercher dans la réalité. Tandis que celui qui possède une forte fantaisie a, grâce à celle-ci, suffisamment de vues, et peut en conséquence se passer davantage de la réalité, et aussi de la société.

Toute science n'est pas insuffisante accidentellement (c'est-à-dire par suite de son état actuel), mais actuellement (c'est-à-dire toujours et à jamais). En effet, si la physique aussi atteignait son plein développement, c'est-à-dire si l'on pouvait expliquer chaque phénomène par un autre, toute la série de phénomènes n'en resterait pas moins inexpliquée, c'est-à-dire que le phénomène en général demeurerait une énigme.

Il y a une cause dernière seulement pour la raison, non pour l'intelligence : c'est-à-dire qu'une cause dernière est la représentation d'une représentation impossible elle-même. Ce qui revient à dire que je puis avoir la notion abstraite d'une cause dernière, car, autrement, je ne l'exprimerais pas, mais que je ne puis me représenter nettement un objet au sujet duquel ne me viendrait jamais l'idée de chercher sa dérivation d'un autre.

Si pauvre et si précaire est toute science ! et son chemin est sans but. Mais la philosophie quitte ce chemin et va rejoindre les arts. Alors, comme tous

les arts, elle sera riche et donnera pleine satisfaction. Voyez le musicien : avec quel triomphe il pratique son art, qui le comble de félicité ! Y a-t-il là encore des doutes et des scrupules à résoudre ? Cet art exprime le monde à sa façon et résout toutes ses énigmes. Nul rapport sans fin avec quelque chose d'autre ne rend ici, comme dans la science, tout pitoyable. On ne réclame rien de plus, on a tout, on est au bout : cet art satisfait pleinement, il reproduit et exprime complètement le monde. Aussi est-il le premier des arts, l'art royal par excellence.

Chaque art vise à devenir ce qu'est la musique. La peinture aussi et la sculpture accomplissent leur tâche ; elles reproduisent le monde, sinon son ensemble, du moins la partie qui est de leur domaine ; elles représentent les idées, ce qui, dans ce monde, a seul de la consistance et ne cherche ni ne mendie constamment un appui auprès d'autre chose ; ce qui reste seul ferme dans ce torrent sans cesse en mouvement de raisons et de conséquences aux aspects multiples, comme l'arc-en-ciel sur la goutte d'eau éphémère. Et la poésie, elle aussi, atteint son but et donne pleine satisfaction. Sans doute, elle emploie déjà les notions, mais seulement comme moyen ; ce sont les représentantes de ces notions qu'elle veut évoquer par celles-ci, afin que l'auditeur envisage le monde dans le même ordre, la même combinaison et le même sens que le veut le poète ; et ainsi envisagé, il n'est plus une énigme, il s'exprime lui-même ici comme en musique. Cependant on ne peut nier qu'aucun autre art n'atteint, comme la musique, si directement le but, n'est de même complet dans chacune de ses parties, ne donne aussi pleine satisfaction, n'est aussi riche. Par contre, il est le plus éloigné de nous, aucun pont ne le relie à notre misère, et nos souffrances, nos faits et gestes lui restent éternellement étrangers ; il apparaît et disparaît comme un rêve, et nous restons-là avec notre misère. Les arts plus incomplets sont plus près de nous, et cependant ils participent tous dans leur genre à la pleine satisfaction qui est essentielle à l'art, comme l'insuffisance irrémédiable est essentielle à la science.

La philosophie, elle aussi, doit donc donner pleine satisfaction ; il faut l'arracher au torrent sans cesse en mouvement qui entraîne les sciences, pour l'élever à l'art calme et solidement fixé. Elle doit exprimer ce que le monde est, ne plus considérer seulement la matière dont il est formé. Elle doit répéter le monde, ce qui est l'affaire de chaque art ; elle le répètera en notions qui ne seront plus, comme en poésie, des moyens, mais un but ; d'une manière générale, elle exprimera le monde. Car l'idée, qui se fragmente dans la multiplicité du réel, est réunie de nouveau en *notion*, dans une copie morte et déco-

lorée, il est vrai, mais existante, durable, toujours aux ordres de la raison.

Où réside l'erreur ? — Là où réside le doute. — Où est le doute ? — Là où est la question. — Où est la question ? — Là où est le « pourquoi » ; car le « comment » ne laisse pas douter. — Qu'est-ce qui questionne ? — La raison, et elle questionne sans fin ; car en elle le principe de la raison suffisante est le principe de la raison suffisante du connaître. Le doute n'est possible que sur la façon dont nous répondons au « pourquoi » en notions abstraites. Ce n'est qu'en matière de notions que l'on questionne, que l'on doute et que l'on s'égare au sujet du passé et de l'avenir, de la cause et de l'effet, etc. Seule la raison n'est jamais contente de ce qu'elle a sous la main ; elle l'abandonne, pour chercher son fondement.

Si je regarde la nature, c'est-à-dire si je demeure dans la première classe de représentations et me borne à la pure contemplation, je ne suis tourmenté ni de scrupules ni de doutes ; là on a tout sous la main, là on goûte une entière satisfaction, on ne veut pas aller plus loin, la contemplation vous repose. Et l'on pourrait expliquer par là le plaisir esthétique, bien qu'il provienne en réalité de ce que nous sommes en lui un pur sujet de connaissance. Mais cette satisfaction et cette délivrance du doute et des questions, dans la contemplation, résultent de ce que, dans la première classe des objets, le principe de la raison suffisante règne comme loi de causalité, et non comme loi fondamentale de connaissance, c'est déjà assez pour lui, que les choses soient devenues ; quant à prétendre savoir *in abstracto* par quoi elles sont devenues, c'est une autre affaire, qui est du domaine de la raison. Ainsi donc, dans la première classe, il n'y a ni question, ni égarement ; même au sujet de la raison de l'existence il n'y a pas d'erreur possible, tant que nous nous en tenons réellement à l'examen de la raison de l'existence ; l'erreur ne devient possible que dans les notions de lignes et de nombres, non dans ces notions même. Les animaux, qui ne possèdent que la première classe de représentations, ne connaissent non plus ni doute, ni question, et ils en vivent affranchis dans le présent, en s'abandonnant à leur fantaisie propre.

Les artistes sont très peu occupés d'idées, et en restent à la première classe. En conséquence, les idées ne leur sont pas familières, ils ne savent pas s'en tirer, ils comprennent mal et s'entêtent, d'autant plus qu'ils les méprisent, elles et, par suite, les hommes qui leur semblent vivre en elles seules ; car ils ont reconnu quelle satisfaction donne la contem-

plation et combien est éternel le besoin d'idées. Il ne peut y avoir de philosophe que celui qui est capable d'envisager le monde et de saisir les idées en s'affranchissant de toute réflexion, à l'instar de l'artiste plastique et du poète, mais qui, en même temps, est tellement maître des idées, qu'il peut y empreindre et y répéter le monde.

Le philosophe, quelle que soit sa vivacité de contemplation, doit toujours avoir la réflexion à son service immédiat ; oui, il doit posséder l'instinct en quelque sorte inné d'exprimer aussitôt en idées tout ce qu'il a reconnu nettement, comme les peintres de vocation saisissent à l'instant leur crayon, dès qu'ils voient une chose qui les intéresse.

Chacun peut apprendre une science, quoique avec plus ou moins de peine. Mais, quant à l'art, chacun n'en prend que la part qu'il apporte avant même d'être développé. A quoi les opéras de Mozart servent-ils à un être antimusical ? Que voient la plupart des gens dans la « Madone » de Raphaël ? Et combien apprécient-ils *Faust* de Goethe autrement que sur l'autorité d'autrui ? Car l'art n'a pas seulement à faire, comme la science, avec la raison ; il s'adresse à l'essence la plus intime de l'homme, et ici chacun ne vaut que ce qu'il est réellement. Or, tel il en sera de ma philosophie : ce sera une philosophie en tant qu'art. Chacun n'en comprendra exactement que ce qu'il mérite d'en comprendre ; elle ne plaira donc dans son ensemble qu'à une petite minorité, sera la chose *paucorum hominum*, ce qui est un grand éloge. Sans doute, cette philosophie en tant qu'art sera très inopportune pour beaucoup de gens. Seulement je pense que l'échec de toute philosophie, en tant que science, c'est-à-dire d'après le principe de la raison suffisante, tentée depuis trois mille ans, pourrait suffire à nous faire conclure historiquement qu'on ne la fondera pas par ce moyen. Celui qui ne sait que découvrir le rapport des représentations, c'est-à-dire relier des raisons et des conséquences, celui-là peut devenir un grand érudit, mais pas plus un philosophe qu'un peintre, un poète ou un musicien. Tous ceux-ci, en effet, doivent reconnaître les choses en soi, les idées platoniciennes ; l'érudit n'a qu'à reconnaître le phénomène, c'est-à-dire, en réalité, le principe de la raison suffisante, car le phénomène n'est absolument rien d'autre.

On a presque toujours été d'avis que la tâche de la philosophie est de trouver quelque chose de profondément caché, qui diffère du monde, et que celui-ci recouvre et ombrage. Le motif de cette croyance, c'est que toutes les sciences offrent des phénomènes manifestes, et qu'on peut seulement scruter les raisons cachées derrière eux ; or, celles-ci peuvent être indifféremment des causes ou des raisons de con-

naissance (notions générales ou plus étroites qui saisissent et ordonnent les phénomènes, comme en trouva Cuvier pour la zoologie), ou des motifs et raisons d'être. On a cru qu'il en était de même pour la philosophie, et voilà pourquoi on la tenait aussi pour une science. Et il ne pouvait en être autrement, tant qu'on s'imaginait à tort que le principe de la raison suffisante existe, même si le monde n'existait pas ; et que le monde existe, même si le sujet qui le représente n'existait pas. Or, nous savons, d'une part, que le monde n'étant qu'une représentation du sujet connaissant et n'existant, par conséquent, que pour celui-ci, la faculté sensitive et l'intelligence épuisent complètement les objets, comme la raison épuise les idées ; d'autre part, que le principe de la raison suffisante n'est que la nature finie, ou plutôt le néant de tous les objets, se montrant toujours sous d'autres formes dans les quatre classes de représentations, caractère par suite duquel chaque objet n'a qu'une existence apparente, comme une ombre qu'on ne peut attraper : car chacun n'existe en effet qu'autant que sa non-existence réside encore dans l'avenir et non dans le présent, ce qui, vu la nature infinie du temps, revient au même. Après que nous avons reconnu ces deux vérités, nous ne croirons plus qu'on joue à cache-cache avec nous, en ce qu'il y a, d'une part, dans l'objet, quelque chose que la faculté sensitive et l'intelligence ne reconnaissent pas (car l'existence de l'objet est seulement la réunion du temps et de l'espace perceptibles de l'intelligence), ou que, d'autre part, le monde a un motif, un motif différent de lui, qui devait être trouvé (car le monde n'existe qu'autant que nous le représentons, et le principe de la raison suffisante est seulement l'expression du néant de toutes les représentations, et de chacune). Il est plutôt évident maintenant pour nous que le monde n'est pas un grand X au lieu d'un U, un grand tour de prestidigitateur, une chose derrière laquelle il n'y a rien à chercher ; mais qu'au contraire le caractère du monde est une entière *honnêteté*, qu'il est pleinement ce pourquoi il se donne, et que nous n'avons besoin, en fait de révélation, que de remarquer ce qu'il y a devant nous et de bien le saisir.

S'il n'en était pas ainsi, comment l'art pourrait-il être d'autant plus beau qu'il est plus objectif et plus naïf ? Mais, pourrait-on demander : « A quoi bon y ajouter la philosophie ? Tous nous voyons le monde, possédons ainsi la pleine sagesse, et n'avons rien de plus à chercher. » A une pareille question il faut opposer tout d'abord celle-ci : « Qu'est-ce que l'erreur, qu'est-ce que la vérité ? » Le monde ne ment pas ; en le contemplant, avec les sens et l'intelligence, nous ne pouvons nous tromper. Notre propre conscience ne ment pas davantage ; notre intérieur est

ce qu'il est, nous-mêmes sommes ce que nous sommes; comment l'erreur serait-elle possible? Elle n'est possible qu'à la raison, elle n'a lieu que dans les idées. La vérité est le rapport d'un jugement avec quelque chose en dehors de lui. Nous nous trompons en réunissant des idées de telle façon qu'une vérité répondant à cette réunion n'existe pas en dehors d'elles, comme, par exemple, dans ce jugement : « Le monde et moi-même n'existons que comme résultats d'un principe. » La matière dans laquelle doit être créée la philosophie, ce sont les idées. Celles-ci et — par conséquent leur pouvoir, la raison, — sont au philosophe ce que le marbre est au sculpteur. Le philosophe est un sculpteur de la raison; son métier, c'est-à-dire son art, consiste à figurer pour la raison le monde entier, autrement dit toutes les représentations et aussi tout ce qui se trouve dans notre intérieur (non comme représentation, mais comme conscience), à réunir des idées répondant à tout cela, par conséquent à répéter fidèlement le monde et la conscience *in abstracto*. Dès que cela sera fait, dès que tout ce qui se trouve dans la conscience, séparé en idées et réuni en jugement, sera consigné pour la raison, on possédera le système définitif de philosophie, irréfutable et tout à fait satisfaisant, dont les idées sont la matière.

Cette philosophie sera donc pleinement objective, pleinement naïve, comme toute œuvre d'art. Pour la créer, le philosophe, à l'instar de tout artiste, puisera toujours directement à la source, qui est le monde et la conscience, et ne la dévidera pas par une succession d'idées, comme l'ont fait beaucoup de faux philosophes, particulièrement Fichte, et aussi, en apparence et par la forme, Spinoza. Cette façon de déduire des idées d'autres idées est utile dans les sciences, mais nullement dans l'art, par conséquent non plus dans la philosophie. Toute objectivité est génialité, le génie seul est objectif, et par là s'explique la complète incapacité de la plupart des hommes à faire de la philosophie, et la pauvreté de presque toutes les tentatives. Les philosophastres ne peuvent sortir d'eux-mêmes pour regarder le monde et en considérer avec circonspection l'intérieur; ils s'imaginent créer un système en partant des idées : ce système se forme conformément à à celles-ci. Platon a trouvé la haute vérité : seules les idées existent réellement, c'est-à-dire les formes éternelles des choses, les représentantes visibles adéquates des notions. Les choses dans le temps et l'espace sont des ombres fugitives vaines; elles et les lois en vertu desquelles elles naissent et disparaissent, sont seulement un objet de la science, de même que les simples notions et leur dérivation les unes des autres. Mais comme objet de la philosophie, de l'art, dont les notions sont l'unique matière,

il n'y a que l'idée. Le philosophe doit donc saisir les idées de tout ce qui gît dans la conscience, de ce qui apparaît comme objet; il doit se tenir comme Adam devant la création nouvelle et donner à chaque chose son nom; ensuite il consignera les éternelles idées vivantes et les laissera se figer en notions mortes, comme le sculpteur fige la forme dans le marbre. S'il a trouvé et représenté l'idée de tout ce qui existe et vit, il en résultera pour la philosophie un « ne pas vouloir être ». Car on aura constaté que l'idée de l'existence dans le temps est l'idée d'un état misérable, comme l'existence dans le temps — le monde — est le domaine du hasard, de l'erreur et de la méchanceté; que le corps et la volonté visible qui veut toujours et ne peut jamais être satisfaite; que la vie est un trépas constamment entravé, une lutte éternelle contre la mort, qui doit finir par vaincre; que l'humanité souffrante et le monde animal souffrant sont l'idée de la vie dans le temps; que le désir de vivre est la véritable damnation, et la vertu et le vice seulement le degré le plus faible et le degré le plus fort du désir de vivre : que c'est une folie de craindre que la mort puisse nous enlever la vie, puisque, malheureusement, le désir de vivre est déjà la vie; et si la mort et la souffrance ne tuent pas le désir de vivre, la vie même coule éternellement de la source inépuisable, du temps infini, et la volonté de vivre obtiendra toujours la vie, avec la mort, l'amer supplément qui ne fait en réalité qu'un avec la vie, puisque le temps seul, le temps sans réalité, la sépare de celle-ci, et que la vie n'est qu'une mort ajournée.

ARTHUR SCHOPENHAUER.

(Traduit de l'allemand par A. DIETRICH.)

LE SUFFRAGE UNIVERSEL EN AUTRICHE

La vieille Autriche des Habsbourg, la « Cisleithanie », vient, pour la première fois, d'élire son Parlement au suffrage universel : l'Autriche, c'est-à-dire l'État que l'on s'accordait à considérer comme la citadelle des idées conservatrices, comme le domaine de la bureaucratie tracassière et arbitraire; l'Autriche, cette « mosaïque de peuples », ce chaos de nationalités qui s'entrechoquent et dont chacun s'agit pour obtenir des privilèges spéciaux, cet État que l'opinion européenne, depuis les luttes retentissantes entre Tchèques et Allemands, depuis les scandales de l'obstruction au Reichsrat et la chute de plusieurs ministères, considère comme prêt à se disloquer à la mort de François-Joseph. Est-elle donc en réalité si près de sa fin? Il semble